LA VILLE DES TRACES

Partie 1 - La chute

Fabrizio vivait à Mulhouse depuis quelques mois lorsqu'un événement allait bouleverser son quotidien. Il logeait dans un centre d'hébergement situé à la lisière du quartier, un bâtiment sans charme particulier mais entretenu avec soin, où chaque couloir semblait porter les histoires silencieuses de ceux qui y vivaient.

De l'extérieur, l'endroit ressemblait à beaucoup d'autres bâtiments de la ville : une façade ordinaire, quelques fenêtres alignées, une entrée protégée par un portail métallique. Mais à l'intérieur, chaque porte cachait une trajectoire différente. Des hommes et des femmes venus de pays différents, portant des langues, des souvenirs et parfois des blessures qu'ils n'osaient pas toujours raconter.

Fabrizio avait rapidement compris que ces lieux n'étaient jamais de simples lieux d'hébergement. Ils étaient des espaces d'attente où se mêlaient les espoirs et les incertitudes, chacun y attendant une réponse administrative, un rendez-vous, une décision ou parfois le commencement d'une nouvelle vie.

Chaque matin, il sortait avec son carnet dans la poche de son manteau. Certains jours, il partait avant même le petit-déjeuner. D'autres fois, il restait quelques minutes devant la fenêtre de sa chambre, observant les rues qui s'éveillaient lentement, comme s'il attendait de la ville un signe ou une réponse.

Il regardait les mêmes scènes que les autres, mais il ne les voyait pas de la même manière.

Chaque jour, Fabrizio prêtait attention aux scènes ordinaires qui rythmaient la ville. Il remarquait le commerçant qui levait son rideau métallique, la personne âgée qui traversait toujours la rue à la même heure, le bus qui arrivait avec quelques minutes de retard et les inconnus qui se croisaient sans jamais échanger un mot.

Pour beaucoup, ces détails n'avaient aucune importance et semblaient insignifiants. Pour Fabrizio, au contraire, ils racontaient quelque chose, car derrière chaque scène ordinaire se cachait une histoire, une émotion ou une trace de vie.

Il avait pris l'habitude de marcher longtemps, sans destination précise. Le Secours populaire, la gare, les quais, une petite boulangerie où il achetait parfois un café, les berges du canal où il s'arrêtait pour regarder l'eau avancer sans jamais revenir en arrière : tout cela constituait son territoire provisoire.

Il connaissait peu à peu les rythmes de la ville. Il savait quelles rues étaient animées le matin, quels passages devenaient silencieux à la tombée du jour, quels endroits invitaient davantage à la réflexion.

Fabrizio observait les détails que beaucoup ignoraient. Un rideau qui changeait de position dans un immeuble voisin, un regard qui fuyait trop vite, une personne qui ralentissait en apercevant quelqu'un, une porte restée ouverte alors qu'elle était habituellement fermée.

Il avait appris que les petits signes racontaient parfois davantage que les grands discours.

Dans son carnet, il ne consignait pas seulement ce que ses yeux observaient. Il cherchait surtout à découvrir ce que les apparences dissimulaient, ces réalités invisibles et ces histoires secrètes que la vie ordinaire laisse souvent passer inaperçues.

Cette habitude lui venait de loin. Dans sa vie précédente, il avait souvent dû comprendre les situations avant qu'elles ne deviennent visibles. Il savait que les événements importants ne commençaient pas toujours par de grands bouleversements. Parfois, ils naissaient d'un détail que personne ne jugeait utile de remarquer.

Au centre d'hébergement, les journées se ressemblaient sans jamais être complètement identiques. Il y avait toujours une variation : un courrier attendu depuis longtemps, une convocation qui inquiétait un résident, une discussion animée dans un couloir, une nouvelle qui circulait d'une chambre à l'autre.

Dans ces lieux où chacun portait une histoire difficile à raconter, la moindre information pouvait changer l'atmosphère d'un étage entier.

Un jour, quelqu'un recevait une bonne nouvelle et tout le couloir semblait respirer différemment. Un autre jour, une mauvaise décision administrative plongeait plusieurs personnes dans le silence.

Fabrizio s'y était habitué. Il savait que les endroits de passage imposaient une vigilance particulière. On y vivait rarement dans la tranquillité, mais souvent dans l'attention.

Parmi les résidents, il connaissait Idriss.

Ils n'étaient pas amis au sens habituel du terme. Ils ne partageaient pas leurs journées ensemble et ne se racontaient pas tous leurs secrets. Mais ils avaient échangé plusieurs fois, souvent dans les moments où les autres préféraient garder le silence.

Idriss était un homme discret qui parlait peu mais observait beaucoup. Il avait cette manière singulière de regarder les choses, comme s'il cherchait constamment à déceler la faille derrière les apparences et à comprendre ce qui se cachait au-delà de ce que les autres percevaient.

Une fois, en discutant avec Fabrizio dans le hall, il lui avait dit :

- Dans certains endroits, le plus difficile n'est pas de découvrir la vérité, mais de parvenir à prouver son existence face au doute, au silence et aux obstacles qui l'entourent.

Fabrizio avait retenu cette phrase sans savoir pourquoi.

Ce soir-là, il revenait du Secours populaire où il avait passé plusieurs heures à trier des vêtements, déplacer des cartons et organiser des documents. Il appréciait particulièrement cet endroit, car on ne lui demandait pas simplement d'attendre une décision administrative qui échappait à son contrôle : il y retrouvait une place, une utilité, la possibilité d'aider, de parler et d'échanger avec les autres. Pendant quelques heures, il cessait d'être seulement un homme suspendu à une réponse incertaine et redevenait quelqu'un capable d'agir et de contribuer.

Lorsqu'il approcha du centre, il remarqua immédiatement quelque chose d'inhabituel. Plusieurs véhicules de police étaient stationnés devant l'entrée principale. Les gyrophares étaient éteints, mais la présence des agents suffisait à transformer l'atmosphère.

Des policiers en uniforme échangeaient près du portail tandis que plusieurs résidents observaient la scène à distance. Certains regardaient discrètement depuis les fenêtres du rezde-chaussée, tandis que d'autres s'étaient regroupés près de l'entrée, hésitant à s'approcher davantage, comme retenus par la crainte et la curiosité.

Fabrizio ralentit le pas. Il perçut immédiatement cette tension diffuse qui surgit lorsqu'un événement imprévu interrompt le cours ordinaire des choses et fait basculer un lieu familier dans une atmosphère d'incertitude.

Il aperçut Idriss, debout près du portail, en pleine conversation avec une policière et un autre agent. Bien qu'il s'efforçât de garder son calme, son visage laissait transparaître une tension difficile à contenir.

- Je veux simplement comprendre pourquoi vous fouillez ma chambre, disait-il.
- Monsieur, l'intervention est en cours. Vous devez nous laisser travailler.
- Vous êtes entrés sans m'expliquer ce que vous cherchez.
- Nous vous donnerons les informations nécessaires lorsque cela sera possible.

Fabrizio n'entendait pas chaque mot, mais il comprenait que la situation dépassait un simple contrôle administratif. Il resta en retrait, près d'un lampadaire.

Il avait toujours pensé qu'une personne qui intervient trop vite dans une situation confuse risque parfois de devenir un élément supplémentaire du problème. Avant d'agir, il fallait d'abord comprendre.

Soudain, Idriss fit un pas vers l'entrée.

- Je veux voir ce que vous avez trouvé.

Un policier se plaça devant lui, lui barrant le passage. Ce qui suivit se produisit avec une rapidité déconcertante, ne laissant à personne le temps de réagir.

Idriss leva les mains en signe de protestation lorsqu'un policier posa une main sur son bras pour le retenir. Au même instant, une voix retentit derrière eux et quelqu'un se mit à courir en direction du portail, faisant brusquement monter la tension.

Dans la confusion, Idriss recula, heurta la bordure du trottoir et s'effondra lourdement, sa tempe frappant violemment le sol. Pendant une seconde, le silence figea la scène, comme si personne ne parvenait à comprendre ce qui venait de se produire. Puis tout s'accéléra : des cris éclatèrent, un résident sortit son téléphone, une femme demanda qu'on appelle les secours, tandis que les policiers ordonnaient aux témoins de reculer afin de dégager les lieux.

Mais Fabrizio avait remarqué un détail qui semblait avoir échappé à tous les autres. Avant même l'arrivée des secours, il vit un agent se pencher, ramasser un petit objet tombé près d'Idriss et le glisser rapidement dans sa poche, d'un geste discret qui éveilla immédiatement ses soupçons.

Fabrizio n'avait pas pu distinguer de quel objet il s'agissait, une clé USB, une carte mémoire ou peut-être un téléphone, et il ne pouvait donc rien affirmer à ce sujet. En revanche, une chose était certaine à ses yeux : il avait vu le geste de l'agent, rapide, discret et suffisamment inhabituel pour s'imprimer dans sa mémoire.

Quelques secondes plus tard, les versions commencèrent déjà à s'opposer.

- Il l'a frappé !
- Non, il a perdu l'équilibre !
- Pourquoi prenez-vous quelque chose par terre ?

En quelques instants, la scène était devenue une bataille de récits.

Tandis que certains parlaient de brutalité policière et que d'autres défendaient l'intervention des agents, Fabrizio, lui, ne cessait de penser au mystérieux objet qui avait disparu. Il comprit alors que cette affaire ne concernait peut-être pas seulement la chute d'Idriss, mais aussi la disparition de cet objet, car, dans une enquête, ce qui s'évanouit sans laisser de trace peut parfois avoir bien plus d'importance que ce qui demeure visible.

Le lendemain, les témoignages avaient déjà commencé à diverger, chacun livrant sa propre version des faits. Mais pour Fabrizio, le plus inquiétant n'était pas que les récits diffèrent ; c'était de voir les événements eux-mêmes commencer à s'effacer derrière les interprétations et les souvenirs de chacun. Il conserva alors précieusement dans sa mémoire les images essentielles : Idriss gisant au sol, la main du policier sur son bras et l'objet ramassé dans la précipitation.

Dans l'après-midi, il reçut un appel du commissariat : une policière souhaitait l'entendre en qualité de témoin afin de recueillir sa version des faits.

Au commissariat, Fabrizio fut accueilli par la capitaine Myriam Leclerc. La quarantaine, le regard attentif, elle donnait l'impression d'une femme habituée à chercher les faits derrière les apparences.

- Racontez-moi uniquement ce que vous avez vu, monsieur Fabrizio. Pas ce que vous pensez, ni ce que les autres vous ont dit.

Il décrivit la scène avec précision, puis il évoqua l'objet.

- J'ai vu un policier ramasser quelque chose près d'Idriss après sa chute.

La capitaine releva les yeux.

- Vous êtes certain ?
- Du geste, oui. Pas de l'objet.

Elle lui expliqua que d'autres témoins avaient également parlé d'un objet, mais sans pouvoir l'identifier.

Puis elle ajouta :

- Une vidéo existe. Elle n'est pas parfaite, mais elle pourrait nous aider.
- La vidéo montre la scène ?
- En partie. Le problème, c'est qu'elle s'arrête quelques secondes avant la chute.

Fabrizio fronça les sourcils.

- Elle a été coupée ?
- Nous ne savons pas encore.

Cette réponse confirma son inquiétude.

Une chute pouvait n'être qu'un accident, et un geste pouvait parfois être mal interprété. Mais lorsqu'une image restait incomplète, qu'un objet disparaissait et que les témoignages devenaient contradictoires, une autre réalité commençait à apparaître, plus complexe et plus troublante.

Une réalité où la vérité devait être reconstruite morceau par morceau.

Avant son départ, la capitaine lui demanda :

- Pourquoi ce détail vous semble-t-il si important ?

Fabrizio réfléchit.

- Parce qu'un événement ne disparaît jamais complètement. Il reste toujours quelque part

: dans une mémoire, dans une image ou dans un détail que quelqu'un a oublié de cacher.

En sortant du commissariat, Fabrizio resta quelques instants immobile, observant la ville qui continuait de vivre autour de lui comme si rien ne s'était passé. Pourtant, il savait qu'une fracture invisible venait de s'ouvrir, une fissure qui dépassait désormais le simple incident auquel il venait d'assister.

Le soir, il ouvrit son carnet et écrivit :

« À Mulhouse, on n'a pas seulement voulu faire tomber un homme. On a peut-être voulu faire disparaître ce qu'il détenait. »

Puis il referma son carnet.

Pour la première fois depuis son arrivée en France, Fabrizio ne se sentait plus seulement spectateur des événements qui l'entouraient. Il était désormais devenu le témoin d'une affaire dont les conséquences dépassaient peut-être la simple chute d'un homme et qui l'obligeaient à regarder la réalité avec un autre regard.

Partie 2 - L'objet disparu

Les jours qui suivirent, Fabrizio tenta de reprendre ses habitudes. Il continuait à se rendre au Secours populaire, à classer des dossiers, à aider lorsque quelqu'un avait besoin d'un conseil ou simplement d'une présence. Il continuait aussi à marcher dans les rues de Mulhouse, à observer les façades, les passants pressés, les petits détails que la plupart des gens ne remarquaient jamais.

C'était sa manière à lui de comprendre le monde.

Depuis toujours, Fabrizio avait cette habitude étrange de retenir les choses invisibles : une phrase prononcée trop vite, un regard qui fuyait, une porte qui se refermait avec plus de force que nécessaire. Il avait appris que les grandes histoires commençaient parfois par de petits signes que personne ne prenait au sérieux.

Mais quelque chose avait changé.

La ville qu'il observait chaque jour semblait avoir perdu une partie de son calme. Les mêmes rues, les mêmes immeubles, les mêmes visages, mais une impression persistante qu'une ombre s'était installée quelque part, juste hors de portée du regard.

Chaque fois qu'il passait devant le centre d'hébergement, il repensait à la scène, non pas à la chute d'Idriss elle-même, mais à tout ce qui l'avait entourée et aux détails troublants qu'il n'arrivait pas à oublier.

La chute pouvait encore trouver une explication : un geste maladroit, une bousculade ou une simple mauvaise interprétation. Les versions pouvaient s'opposer et les témoins pouvaient se

tromper, mais ce qui revenait sans cesse dans son esprit, c'était cet instant précis où un objet avait disparu des regards, emportant avec lui une part de vérité qu'il cherchait désormais à comprendre.

Une seconde à peine avait suffi : un mouvement rapide, une main qui s'était penchée, puis plus rien.

Fabrizio savait que la mémoire pouvait parfois tromper, car son expérience de la vie lui avait appris à se méfier des pièges du souvenir. Un détail pouvait être déformé par la peur, amplifié par l'émotion ou même transformé par le temps, jusqu'à prendre une signification différente de celle qu'il avait réellement eue.

Pourtant, certains gestes restent gravés dans la mémoire parce qu'ils ne ressemblent pas aux autres. Celui-là avait marqué Fabrizio, car il ne ressemblait pas à un geste ordinaire, mais plutôt à celui de quelqu'un qui savait exactement ce qu'il cherchait.

Idriss, lui, avait quitté sa chambre pendant quelques jours. Officiellement, il était hospitalisé pour des examens après sa blessure. Les responsables du centre restaient discrets, affirmant simplement qu'il devait se reposer.

Mais dans les couloirs, les conversations avaient commencé.

Pendant plusieurs jours, Idriss ne fut plus qu'un nom prononcé à voix basse dans les couloirs. Sa porte était fermée, son lit vide, son casier rangé avec un soin étrange, comme si l'on avait voulu effacer les signes de sa présence sans le dire tout à fait.

On répétait qu'il était « pris en charge », qu'il « allait revenir », mais personne ne savait vraiment quand ni dans quel état. Fabrizio avait déjà vu des gens partir ainsi, emportés par un rendezvous, un transfert, une décision, et ne jamais revenir. On ne parlait pas d'enlèvement, on parlait de procédure. Pourtant, dans ce centre où les vies tenaient dans des dossiers, l'absence d'Idriss apparaît à une disparition organisée.

Un soir, en passant devant sa chambre, Fabrizio s'arrêta. Le silence derrière la porte lui donna une impression étrange : ce n'était pas seulement un résident qui manquait, c'était une voix qui avait été retirée du lieu. Dans certains endroits, pensa-t-il, on ne fait pas disparaître les gens en pleine rue ; on les enlève des listes, des chambres, des couloirs, jusqu'à ce que leur absence finisse par paraître normale.

Les centres d'hébergement étaient des lieux où les histoires circulaient vite. Des hommes et des femmes venus d'horizons différents y partageaient souvent les mêmes inquiétudes : l'attente, les démarches administratives, l'incertitude du lendemain. Dans cet environnement fragile, une information pouvait devenir une rumeur en quelques heures.

Certains résidents affirmaient qu'Idriss avait des problèmes avec des personnes inconnues, tandis que d'autres soutenaient qu'il avait découvert quelque chose qu'il n'aurait jamais dû voir. Quelques-uns pensaient simplement qu'il était devenu une cible parce qu'il posait trop

de questions, laissant ainsi naître plusieurs versions et autant d'interrogations autour de ce qui lui était réellement arrivé.

Fabrizio n'aimait pas les rumeurs ; il préférait les faits, car il savait qu'elles pouvaient être dangereuses en mélangeant parfois la vérité et la peur jusqu'à rendre impossible la distinction entre les deux. Lui ne cherchait pas à construire une histoire à partir de suppositions, mais à comprendre ce qui s'était réellement passé.

Trois jours plus tard, Idriss revint au centre, et Fabrizio le reconnut immédiatement depuis l'entrée du bâtiment. Il marchait lentement, une légère douleur encore visible dans sa démarche, tandis que son visage semblait plus marqué et ses traits plus fatigués. Pourtant, malgré les traces de cette épreuve, quelque chose en lui n'avait pas changé.

Leurs regards se croisèrent dans le couloir, et Fabrizio remarqua immédiatement celui d'Idriss : un regard toujours méfiant, mais aussi profondément déterminé, comme celui d'un homme qui avait compris qu'il devait désormais mesurer chacun de ses gestes et rester attentif au moindre détail.

Après quelques secondes d'hésitation, Idriss s'approcha.

− Vous avez été entendu par la police ? demanda-t-il.

La question surprit Fabrizio, qui prit un instant pour observer le visage d'Idriss avant de lui répondre, cherchant à comprendre ce qui se cachait réellement derrière ses paroles.

− Oui.

Idriss resta silencieux un instant.

− Vous leur avez parlé de l'objet ?

Cette fois, Fabrizio sentit son cœur accélérer légèrement.

Il n'avait jamais raconté ce détail à personne en dehors des policiers. Même au centre, il avait évité d'en parler précisément.

− Comment savez-vous que j'ai vu quelque chose ?

Idriss détourna les yeux quelques secondes. Il regarda le couloir vide, puis la porte d'une chambre entrouverte plus loin.

Comme s'il voulait s'assurer qu'ils n'étaient pas écoutés.

− Parce que je sais ce qu'ils cherchaient.

Le silence qui suivit fut lourd.

Fabrizio comprit immédiatement que cette conversation dépassait largement l'incident devant le portail. Ce n'était plus seulement l'histoire d'une chute ni celle d'une intervention policière : quelque chose d'autre existait derrière, une réalité plus profonde qu'il lui restait encore à découvrir.

- Qu'est-ce qu'il y avait dans cet objet ? demanda Fabrizio.

Idriss fixa le sol avant de répondre.

- Des documents.
- Quels documents ?

Il releva lentement les yeux.

- Des preuves.

Ce mot resta suspendu entre eux, un simple mot en apparence, mais suffisamment lourd de sens pour bouleverser la compréhension de toute l'histoire et en changer la portée.

Idriss expliqua alors qu'il avait découvert plusieurs informations concernant un système de faux dossiers et de manipulations administratives visant certaines personnes vulnérables. Des noms, des dates, des échanges de messages, des documents modifiés.

Des vies réduites à des dossiers, à ces histoires humaines enfermées dans des papiers administratifs. Derrière des bureaux, des décisions étaient prises par des personnes qui ne mesuraient pas toujours les conséquences de leurs choix sur ceux qui les subissaient.

Il ne savait pas encore qui était réellement impliqué. Il ne connaissait pas tous les acteurs de cette affaire. Mais il était convaincu d'une chose : quelqu'un voulait récupérer ces informations avant qu'elles ne soient rendues publiques. − Pourquoi vous ? demanda Fabrizio.

Idriss eut un sourire triste.

- Parce que parfois, celui qui voit quelque chose devient plus dangereux que celui qui l'a fait.

Cette phrase resta longtemps dans l'esprit de Fabrizio.

Elle ressemblait à une vérité simple, mais elle contenait quelque chose de plus profond. Dans beaucoup d'affaires, les personnes les plus exposées n'étaient pas forcément celles qui avaient commis les actes, mais celles qui avaient découvert ce qu'elles n'étaient pas censées découvrir.

Fabrizio comprit alors que l'affaire ne reposait pas seulement sur une intervention policière controversée. Quelqu'un cherchait peut-être à empêcher qu'une vérité ne soit révélée, à maintenir dans l'ombre des éléments que certains auraient préféré voir disparaître.

Le soir même, incapable de trouver le sommeil, Fabrizio retourna à l'endroit où Idriss était tombé. La rue était presque vide, éclairée seulement par les lumières des immeubles qui se reflétaient faiblement sur le trottoir humide, tandis qu'au loin, quelques voitures continuaient de passer, indifférentes à ce qui s'était joué quelques jours auparavant.

Il observa attentivement le sol, le portail, l'angle des caméras du centre, les distances et les mouvements possibles. Fabrizio ne cherchait pas à jouer au détective, car il n'avait ni la formation ni la prétention de remplacer ceux dont c'était le métier ; il voulait simplement comprendre, remettre les événements dans l'ordre et savoir si son intuition reposait sur quelque chose de réel ou seulement sur une impression. Puis, alors qu'il examinait encore les lieux, un détail attira son attention.

Une petite marque sombre apparaissait sur le mur près de l'entrée, presque invisible au premier regard. C'était une trace discrète, comme si quelque chose avait été frotté contre la surface ou arraché récemment, un détail insignifiant en apparence mais qui attira immédiatement son attention.

Fabrizio s'approcha et passa doucement sa main à quelques centimètres de la marque, sans la toucher, avant de s'arrêter un instant pour réfléchir. Ce n'était peut-être rien, mais il savait par expérience que les détails les plus importants étaient parfois ceux qui semblaient insignifiants au premier regard.

Il prit une photo de la marque avec son téléphone. Au moment où il s'apprêtait à repartir, il sentit une présence : de l'autre côté de la rue, un homme l'observait, immobile, presque trop immobile pour être là par hasard. Pendant quelques secondes, aucun des deux ne bougea, jusqu'à ce que leurs regards finissent par se croiser.

L'inconnu détourna immédiatement la tête et s'éloigna d'un pas rapide, laissant Fabrizio immobile sur place. Il connaissait ce regard : ce n'était pas celui d'un passant curieux ni d'un voisin intrigué, mais celui de quelqu'un qui surveillait, quelqu'un qui voulait savoir si une personne continuait à chercher.

Cette nuit-là, Fabrizio dormit peu, hanté par les événements des derniers jours. Il repensa à Idriss, à l'objet disparu, à la marque sur le mur et à cet homme immobile dans la rue, autant de détails qui semblaient former les pièces d'un puzzle dont il ne connaissait pas encore l'image complète.

Le lendemain matin, alors qu'il buvait son café dans la petite cuisine du centre, son téléphone vibra soudainement. Un message venait d'arriver d'un numéro inconnu, sans nom ni explication, laissant derrière lui une question silencieuse : qui cherchait à entrer en contact avec lui ?

Un seul mot :

Arrêtez.

Il fixa longtemps l'écran de son téléphone. Un message aussi court pouvait sembler insignifiant aux yeux de n'importe qui, mais il savait désormais que, dans cette histoire, aucun détail ne devait être considéré comme anodin.

Il ouvrit son carnet. Pendant quelques secondes, il resta immobile, puis écrivit une nouvelle phrase :

« Quand quelqu'un demande le silence, c'est souvent qu'il a peur de ce que les autres pourraient entendre. »

Il referma doucement son carnet.

Pour la première fois, Fabrizio comprit une chose essentielle : il n'était plus seulement un témoin, ni simplement l'homme qui avait assisté à une scène étrange devant un portail. Il était désormais quelqu'un que l'on cherchait peut-être à faire taire, et lorsqu'une personne devient une menace uniquement parce qu'elle tente de découvrir la vérité, c'est souvent que cette vérité dérange déjà quelqu'un.

Fabrizio venait d'entrer dans cette affaire, sans encore mesurer l'ampleur de ce qui l'attendait ni jusqu'où cette quête de vérité allait l'entraîner.

Partie 3 - Les images manquantes

La capitaine Myriam Leclerc n'aimait pas les dossiers où les faits semblaient changer de forme selon la personne qui les racontait. Celui d'Idriss était devenu l'un de ces dossiers complexes, où chaque témoignage apportait une nouvelle version et où la frontière entre vérité et interprétation devenait de plus en plus difficile à distinguer.

Officiellement, l'intervention de police concernait une vérification dans le cadre d'une enquête administrative. Officieusement, plusieurs éléments ne correspondaient pas : des témoignages incomplets, une vidéo interrompue au mauvais moment, un objet dont personne ne reconnaissait l'existence.

Elle relut une nouvelle fois les rapports posés devant elle, en cherchant ce qui pouvait lui échapper. Quelque chose manquait, pas seulement une preuve, mais une logique capable de relier les éléments entre eux et de donner un sens à l'ensemble.

Au même moment, Fabrizio poursuivait ses propres recherches avec prudence. Il savait qu'il n'avait ni l'autorité ni les moyens d'un enquêteur, mais il possédait une chose que beaucoup oubliaient : le temps d'observer.

Il retourna au centre et discuta avec plusieurs résidents. Aucun ne lui apporta d'information décisive. Pourtant, un détail revenait dans plusieurs conversations.

Avant l'intervention de police, un homme inconnu avait été aperçu à plusieurs reprises autour du bâtiment. Un homme qui ne vivait pas au centre et qui ne semblait pas y venir pour aider qui que ce soit ; Fabrizio nota soigneusement cette information dans son carnet, conscient que ce détail pouvait avoir son importance.

Le soir même, il reçut un nouvel appel de la capitaine Leclerc.

- Monsieur Fabrizio, nous avons besoin de vous revoir.

Lorsqu'il arriva au commissariat, il comprit immédiatement que quelque chose avait changé. Le visage de la capitaine Myriam Leclerc était plus fermé que lors de leur premier entretien, comme si de nouveaux éléments avaient rendu l'affaire encore plus préoccupante.

- Nous avons retrouvé une partie de l'enregistrement vidéo, dit-elle.
- Une partie seulement ?

Elle hocha la tête.

- Quelqu'un a supprimé un passage.

Fabrizio resta silencieux.

- Que montre cette partie manquante ? demanda-t-il.

Myriam Leclerc hésita avant de répondre.

- Justement, c'est ce que nous cherchons à établir.

Elle lui montra ensuite une image extraite de la vidéo. On distinguait le portail du centre, les policiers, Idriss… et une silhouette à quelques mètres derrière lui.

L'homme observait la scène, mais il ne regardait pas Idriss : son attention était fixée sur l'objet. Un froid parcourut le corps de Fabrizio lorsqu'il reconnut immédiatement la silhouette ; c'était le même homme qu'il avait aperçu devant le centre.

- Vous le connaissez ? demanda la capitaine.
- Non.

Il marqua une pause.

- Mais je crois qu'il nous surveille.

Myriam referma le dossier.

- Monsieur Fabrizio, je vais vous donner un conseil : soyez prudent. À partir du moment où quelqu'un commence à effacer des preuves, il ne cherche plus seulement à

dissimuler une erreur : il cherche à protéger quelque chose de plus important, quelque chose qu'il veut absolument empêcher d'être découvert.

En sortant du commissariat, Fabrizio comprit que l'affaire venait de franchir une nouvelle étape. La question n'était plus seulement de savoir ce qui était arrivé à Idriss, mais de découvrir qui avait intérêt à faire disparaître la vérité et surtout jusqu'où cette personne était prête à aller pour y parvenir.

Partie 4 - La menace

Les jours suivants, Fabrizio changea ses habitudes. Il continuait à aller au Secours populaire, à marcher dans les rues de Mulhouse et à remplir son carnet, mais désormais, il regardait aussi derrière lui, avec cette désagréable sensation d'être observé qu'il n'aimait pas ressentir.

Il avait connu l'attente, la peur de l'avenir et l'incertitude des démarches administratives, mais cette inquiétude-là était différente. Elle ne venait plus de l'intérieur ni d'une situation qu'il subissait : elle venait de l'extérieur, portée par une menace qui semblait avoir un visage, même s'il ne le connaissait pas encore.

Un soir, en rentrant au centre, il trouva une enveloppe glissée sous la porte de sa chambre, sans nom ni indication permettant d'en identifier l'expéditeur. À l'intérieur se trouvait une seule feuille, dont le contenu allait peut-être apporter de nouvelles interrogations.

Une phrase écrite à la main :

« Ce que vous avez vu n'est pas ce que vous croyez. »

Au dos du papier, une adresse était inscrite : celle d'une ancienne zone industrielle située à quelques kilomètres du centre-ville. Fabrizio resta longtemps immobile, conscient qu'il pouvait s'agir d'un piège, mais il savait aussi qu'une personne qui aurait réellement voulu le faire taire ne lui aurait probablement pas donné un rendez-vous.

Le lendemain, il en parla à la capitaine Leclerc, qui l'écouta attentivement sans l'interrompre, laissant apparaître qu'elle prenait au sérieux chaque détail de son récit.

- Vous n'irez pas seul, dit-elle finalement.
- Je ne suis pas un enquêteur.
- Justement, c'est pour cela que vous êtes peut-être plus difficile à prévoir.

Ils décidèrent d'attendre et de surveiller discrètement le lieu indiqué.

À la tombée de la nuit, Fabrizio observa l'ancienne zone industrielle depuis une voiture banalisée de la police. Les bâtiments abandonnés semblaient figés dans le temps, avec leurs fenêtres brisées, leurs murs couverts de traces et leurs portes métalliques rouillées. Soudain,

une silhouette apparut : c'était l'homme de la vidéo, qui venait d'entrer dans un ancien entrepôt.

Quelques minutes plus tard, deux policiers en civil pénétrèrent à leur tour dans le bâtiment. Resté à distance, Fabrizio observa la scène et comprit que son intuition était fondée : cet homme n'était pas venu pour dissimuler une preuve, mais pour récupérer quelque chose qui s'y trouvait encore.

Lorsque les policiers ressortirent du bâtiment, ils transportaient une petite boîte métallique. Myriam Leclerc l'observa avec une attention soutenue, consciente que son contenu pouvait constituer un élément décisif dans l'enquête.

- Je crois que nous venons de retrouver une partie de ce qu'Idriss cherchait à protéger.

Mais avant même qu'ils puissent repartir, le téléphone de Fabrizio vibra de nouveau. Un nouveau message venait d'arriver, annonçant peut-être un nouveau tournant dans une affaire qui ne cessait de gagner en complexité.

Cette fois, il ne contenait qu'une phrase :

« Vous auriez dû rester un témoin. »

Fabrizio fixa l'écran de son téléphone sans répondre. Il comprit alors que l'affaire avait changé de nature : au début, il cherchait seulement à comprendre ce qu'il avait vu, mais désormais, quelqu'un cherchait manifestement à l'empêcher d'aller plus loin dans sa quête de vérité.

Les jours suivants, il sentit la frontière entre observation et mise à l'écart se déplacer autour de lui. Un rendez-vous au Secours populaire fut oublié, une convocation administrative rapportée sans date. Rien de spectaculaire, seulement ces glissements presque imperceptibles qui, mis bout à bout, donnent l'impression qu'une vie commence à être repoussée hors du cadre.

Un soir, en sortant du centre, une voiture ralentit à sa hauteur. La vitre du passager s'ouvrit à peine. Une voix, qu'il ne reconnut pas, lâcha à mi-voix :

- On peut toujours faire disparaître un témoin, vous savez. Il suffit parfois de le déplacer.

La voiture répartit avant qu'il ait pu répondre. Fabrizio resta quelques secondes sur le trottoir, immobile. Il connaît ce type de phrase : elle ne promet pas nécessairement un enlèvement au sens des histoires, mais elle dit qu'on peut vous retirer de votre place, vous assigner ailleurs, vous faire glisser dans un autre dossier.

Il comprit alors que la disparition dont il était question ne concernait pas seulement les objets ou les images. Elle pouvait aussi viser ceux qui persistaient à les regarder de trop près.

Partie 5 - Les preuves cachées

La boîte métallique fut ouverte au commissariat, en présence de la capitaine Leclerc et de quelques enquêteurs. À l'intérieur, il n'y avait ni argent, ni arme, ni document officiel, mais seulement des copies de dossiers, des relevés, des captures d'écran et plusieurs noms, autant d'éléments qui semblaient dessiner les contours d'une affaire bien plus vaste qu'ils ne l'avaient imaginé.

Fabrizio observa les feuilles sans les toucher et comprit immédiatement que l'affaire dépassait largement le seul cas d'Idriss. Certains documents concernaient des personnes hébergées dans différents centres, des individus particulièrement vulnérables, en attente d'une décision administrative et, pour beaucoup, privés de famille ou de tout soutien proche.

- Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il.

Myriam Leclerc resta prudente.

- Nous ne savons pas encore. Mais il semble qu'une personne ait constitué un dossier sur plusieurs résidents.
- Pourquoi ?

La capitaine ne répondit pas immédiatement.

Elle savait que, dans une enquête, le plus difficile n'était pas toujours de trouver une information, mais de comprendre pourquoi elle existait, qui l'avait produite et ce qu'elle révélait réellement.

Pendant ce temps, Idriss fut entendu une nouvelle fois et, cette fois, il accepta de parler plus librement. Il expliqua qu'il travaillait depuis plusieurs semaines sur des irrégularités qu'il avait relevées dans certains dossiers : des informations modifiées, des rendez-vous déplacés et des courriers qui n'arrivaient jamais à leurs destinataires.

- Je ne savais pas qui était responsable, dit-il. Mais je savais qu'il y avait quelque chose d'organisé.
- Et vous avez voulu garder des preuves ? demanda Fabrizio.

Idriss baissa les yeux.

- Oui.

Un silence s'installa, tandis que Fabrizio comprenait enfin ce qui se jouait réellement. Idriss n'avait pas seulement été le témoin d'un système : il était devenu une menace pour ceux qui avaient intérêt à ce qu'il demeure dans l'ombre.

Le lendemain, une nouvelle information bouleversa l'enquête : l'homme aperçu sur la vidéo, celui qui semblait surveiller la scène devant le centre, fut enfin identifié. Il s'appelait Marc Delcourt.

Ancien agent de sécurité dans plusieurs structures d'accueil, Marc Delcourt avait travaillé avec des associations et des entreprises privées liées à l'accompagnement administratif. Mais un détail attira l'attention de la capitaine Leclerc : son nom apparaissait également dans plusieurs documents retrouvés dans la boîte, établissant un lien troublant entre lui et les éléments de l'enquête.

- Il n'est peut-être pas celui qui dirige tout, dit-elle à Fabrizio.
- Mais il sait quelque chose.
- Exactement.

Le soir même, Fabrizio retourna dans sa chambre et ouvrit son carnet.

Il écrivit :

« Une vérité cachée n'est jamais totalement effacée : elle laisse toujours une trace, un indice ou un signe discret qui finit un jour ou l'autre par révéler son existence. »

Puis il referma le carnet.

Pour la première fois, il avait l'impression que les pièces du puzzle commençaient enfin à s'assembler. Mais il savait aussi qu'un puzzle presque terminé représente parfois le moment le plus dangereux, car c'est souvent lorsque l'image devient claire que ceux qui veulent la détruire se montrent les plus déterminés.

Partie 6 - La voix

L'identification de Marc Delcourt changea profondément la manière dont l'enquête était menée. Jusqu'alors, la police cherchait à comprendre ce qui s'était passé devant le centre ; désormais, elle tentait de découvrir qui avait organisé les événements autour d'Idriss. Marc Delcourt accepta finalement de répondre aux questions de la capitaine Leclerc, sans nier sa présence devant le centre.

- Je voulais récupérer ce qu'Idriss avait pris, déclara-t-il.
- Quoi exactement ?

L'homme resta silencieux, et ce silence en disait finalement plus long qu'une réponse, confirmant davantage encore ses liens avec l'affaire.

- Vous comprenez, reprit Myriam Leclerc, que votre présence sur les lieux, les documents retrouvés et les images vidéo vous placent au centre de cette enquête.

Delcourt esquissa un sourire fatigué.

- Vous pensez encore qu'en trouvant un coupable, vous trouverez forcément la vérité ?

Cette phrase troubla la capitaine, car elle ressemblait moins à une défense qu'à un avertissement, comme si derrière ces mots se cachait une menace silencieuse.

Pendant ce temps, Fabrizio commençait à comprendre quelque chose : depuis le début, tout le monde cherchait un responsable unique, le policier intervenu devant le centre, Marc Delcourt ou encore Idriss lui-même, alors que l'affaire semblait bien plus complexe. Certains avaient menti, d'autres avaient caché des informations, mais peut-être que personne ne contrôlait réellement l'ensemble du système.

Un soir, Idriss demanda à voir Fabrizio.

- Je dois vous dire quelque chose.

Ils s'installèrent sur un banc, loin de l'entrée du centre.

- L'objet que vous avez vu tomber n'était pas seulement une clé USB.

Fabrizio attendit.

- Il contenait aussi un enregistrement audio.
- Un enregistrement de quoi ?

Idriss regarda autour de lui avant de répondre.

- D'une conversation.
- Avec qui ?
- Avec quelqu'un qui pensait être protégé.

Fabrizio comprit alors pourquoi certains étaient prêts à tout pour récupérer cette preuve : un document pouvait toujours être contesté, mais une parole enregistrée était bien plus difficile à effacer ou à faire disparaître.

Le lendemain, la capitaine Leclerc convoqua Fabrizio en urgence et posa sur la table un extrait audio. Une voix s'éleva alors dans la pièce, calme et assurée, donnant des instructions précises sur la manière de traiter certains dossiers. En l'écoutant, Fabrizio sentit son visage se fermer.

Cette voix, Fabrizio l'avait déjà entendue, non pas dans un enregistrement, mais bien dans le centre. Il regarda la capitaine, le visage marqué par la révélation qui venait de s'imposer à lui.

- Vous savez qui c'est ?

Myriam Leclerc hocha lentement la tête.

- Oui.

Un silence lourd s'installa.

L'enquête venait enfin de trouver son véritable point de départ. Mais maintenant restait la question la plus difficile :

Comment prouver une vérité quand ceux qui doivent l'entendre ont peut-être intérêt à l'ignorer ?

Partie 7 - La vérité effacée

La capitaine Myriam Leclerc ne parla pas immédiatement. Elle réécouta l'enregistrement une seconde fois, puis une troisième, et chaque écoute semblait confirmer ce qu'elle redoutait.

- Cette voix appartient à un responsable d'une structure privée qui intervenait auprès de plusieurs centres d'hébergement, expliqua-t-elle enfin.

Fabrizio resta silencieux.

Il comprenait maintenant pourquoi l'affaire avait été si difficile à démêler. Le danger ne venait pas d'un seul individu agissant dans l'ombre, mais d'un réseau de personnes qui avaient appris à profiter des failles d'un système.

- Et les policiers ? demanda-t-il.

La capitaine le regarda.

- Certains ont peut-être été utilisés, tandis que d'autres ont peut-être choisi de fermer les yeux. L'enquête devra désormais déterminer le rôle exact de chacun dans cette affaire.

Cette réponse lui parut importante, car elle montrait qu'elle ne cherchait pas un coupable facile, mais qu'elle voulait avant tout établir les faits.

Dans les jours qui suivirent, plusieurs auditions eurent lieu. Des documents furent vérifiés, des témoignages comparés, des responsabilités établies.

Marc Delcourt finit par reconnaître son rôle : il avait été chargé de récupérer les informations avant qu'elles ne soient transmises, mais il affirma ne pas avoir organisé l'ensemble de l'opération.

- Je n'étais qu'un intermédiaire, déclara-t-il.

Une phrase que Fabrizio trouva révélatrice.

Dans les grandes affaires, ceux qui tombent les premiers ne sont pas toujours ceux qui décident.

Quelques semaines plus tard, Idriss fut officiellement reconnu comme un témoin important dans l'enquête, tandis que l'objet disparu était retrouvé parmi les éléments saisis lors des perquisitions.

La vidéo complète de l'intervention fut également récupérée et confirma ce que Fabrizio avait toujours affirmé : la chute d'Idriss n'était pas le cœur de l'affaire, mais seulement le déclencheur d'un système bien plus vaste.

Un soir, Fabrizio retourna devant le centre d'hébergement. Le portail était toujours le même, tout comme la rue qui l'entourait, pourtant il avait l'impression de regarder un endroit totalement différent.

Il pensa à cette nuit où tout avait commencé, à la confusion, aux cris et aux versions contradictoires. Puis il comprit quelque chose : la vérité n'arrive jamais comme un éclair ; elle avance lentement, portée par ceux qui acceptent de regarder plus longtemps que les autres.

Son téléphone vibra.

Un message de la capitaine Leclerc :

« Merci d'avoir parlé quand d'autres préféraient se taire. »

Fabrizio sourit légèrement, puis rangea son téléphone avant d'ouvrir son carnet.

Il écrivit :

« À Mulhouse, on n'a pas seulement voulu faire tomber un homme, mais on a voulu faire disparaître la manière dont il était tombé. »

Puis il referma le carnet.

Cette fois, il savait que certaines histoires ne disparaissent pas ; elles attendent simplement quelqu'un qui accepte de les raconter.

Partie 8 - Les traces de la vérité

Quelques mois plus tard, Mulhouse avait retrouvé son rythme habituel. Les rues étaient toujours les mêmes : les passants pressés, les cafés ouverts tôt le matin, les vélos attachés aux mêmes poteaux et les quais où l'eau continuait de suivre son chemin. La ville n'avait pas changé, mais Fabrizio, lui, n'était plus exactement le même.

Il continuait à écrire dans son carnet, à observer les détails, les gestes et les silences, mais il ne regardait plus la ville comme un homme suspendu à une réponse ; il la regardait désormais comme un témoin.

Un après-midi, il retourna près du canal, s'assit quelques minutes et relut les premières pages de son carnet. Il y retrouva ses doutes, ses peurs et son sentiment d'être étranger à cette ville devenue peu à peu un lieu de mémoire, puis comprit que son plus grand combat n'avait peutêtre jamais été de découvrir un secret, mais de ne pas laisser les autres décider à sa place de ce qui était vrai.

Il referma son carnet.

Sur la dernière page, il écrivit :

« Les vérités les plus fragiles ne sont pas celles que l'on ignore, mais celles que l'on accepte de laisser disparaître. »

Puis Fabrizio se leva et reprit son chemin. Derrière lui, Mulhouse poursuivait sa vie, mais quelque part, dans les pages d'un carnet, une histoire refusait encore de se taire.